trouvait en présence d'une œuvre apocryphe. Aucune traduction russe n'en a paru jusqu'à ce jour, bien que M. Longuinof en ait préparé une. Nous avons raconté ailleurs comment Catherine s'y est prise pour réparer le dommage causé à sa réputation et à celle de la Russie par le vilain abbé dont nous avons mentionné le nom plus haut et qui ne ressemblait pas à l'abbé de Lubersac.

Le malheur pour Chappe d'Auteroche comme pour Rulhière, nous voulons dire pour la tournure de leurs relations avec le grand empire du Nord et avec sa souveraine, fut de n'avoir pu suivre le conseil donné par madame du Deffant à Voltaire, et d'avoir traversé cette épreuve du contact immédiat à laquelle aucune des liaisons littéraires, artistiques ou scientifiques contractées ou ébauchées par Catherine en Occident n'a pu résister. En 1766, Sémiramis est prise d'un bel enthousiasme pour l'auteur futur de l'*Ordre naturel et essentiel des Sociétés politiques,* connu uniquement alors par quelques articles publiés dans le *Journal de l'Agriculture, du Commerce et des Finances*. Un mémoire composé à son intention, une recommandation de Diderot lui donnent une envie extrême de voir l'auteur et même de l'avoir en se l'attachant. Que veut-elle en faire? La suite semble prouver qu'elle n'a, à cet égard, aucune idée arrêtée. Mais elle s'exalte à la lecture des tirades extravagantes que l'enthousiaste Diderot ne manque pas d'envoyer à Falconet pour prôner les mérites de son protégé : « Ah! mon ami, « si Sa Majesté a du goût pour la vérité, quelle sera sa satis- « faction! Je la devine d'avance et je la partage. Nous nous « privons de cet homme pour vous; il se prive de nous pour « elle... Lorsque l'Impératrice aura cet homme, à quoi lui « serviront les Quesnay, les Mirabeau, les Voltaire, les d'A- « lembert, les Diderot? A rien, mon ami, à rien! C'est celui-là « qui la consolera de la perte de Montesquieu! » Il lui faut cet homme. Elle a peur qu'ayant été longtemps employé à la Martinique, il ne soit empêché par le gouvernement français de passer à son service. Elle charge Panine de négocier l'affaire par la voie diplomatique.

Quant à Mercier de la Rivière, il se croit de bonne foi appelé à prendre en main le gouvernement au moins intérieur du grand empire du Nord. Son premier soin en débarquant à Saint-Pétersbourg est, paraît-il, de disposer les pièces de son appartement en bureaux affectés aux divers services qu'il se prépare à diriger. L'Impératrice étant absente au moment de son arrivée, il s'adresse au comte Panine, — qui lui promet un emploi avec trois cents roubles de traitement par mois. C'est pour le pauvre Mercier tomber de plus haut que ne l'avait fait Diderot, et le dialogue suivant s'engage entre lui et le premier ministre de Catherine :

— J'ai joui au service du roi d'un traitement bien supérieur! Je ne puis accepter ce que vous m'offrez que comme la continuation de mes frais de voyages. D'autant que j'ignore encore en quoi je pourrai être utile à l'Impératrice.

— Vous resterez en Russie et prendrez une place dans la magistrature. N'êtes-vous pas mécontent de votre cour et particulièrement de M. de Choiseul?

— Moi? Pas du tout! Je suis comblé de bontés par le roi, et M. de Choiseul a toujours été parfait pour moi. Je pense si peu à quitter définitivement la France, où j'ai mon bien et ma famille, que je me suis garanti les frais de mon voyage et n'ai pris qu'un congé de deux ans. Pour prouver même qu'il en est ainsi, je n'ai plus que la ressource de m'en retourner incessamment dans mon pays.

— Si c'est comme cela, partez, mais l'Impératrice voudrait que vous attendiez au moins son retour à Pétersbourg.

Mercier attendit, mais n'en fut pas plus avancé. Un résumé qu'il prépara pour la souveraine de son grand ouvrage sur l'*Ordre naturel* et un nouveau mémoire sur les travaux de la Société d'économie de Saint-Pétersbourg se montrèrent insuffisants pour engager Catherine à lui confier l'administration de son empire. Quelques fautes de tact de la part du remplaçant présumé de Montesquieu contribuèrent à indisposer la souveraine contre lui. Outre une suite nombreuse, il avait amené de Paris sa femme et une autre compagne dont madame

Mercier s'accommodait, semble-t-il. Ces dames voulurent se divertir à Saint-Pétersbourg et firent parler d'elles. Enfin, introduit à la cour et mis en présence de la Tsarine, le publiciste n'aurait pas su garder le ton convenant à son rang et à ses ambitions. « Si jamais vous recommandez quelqu'un à « l'Impératrice », écrivait Falconet à Diderot, « faites qu'il se « choisisse une compagnie qui honore son jugement... S'il se « trouve au cercle de l'Impératrice, il ne dira pas assez haut « pour être entendu : « Un homme comme moi », parce que « les assistants ne voudront jamais prendre ces quatre mots « pour de la modestie. Lorsqu'il disputera sur un endroit de « l'*Ordre naturel*, il ne dira pas à son adversaire avec emporte- « ment : « Il faut être bien bête pour ne pas m'entendre. » Thiébaut rapporte encore ce bout de conversation avec l'Impératrice elle-même, celle-ci interrogeant son hôte sur ses idées en matière de législation :

— Dieu n'a laissé à aucun homme le soin d'établir des lois.

— Mais en quoi consiste alors la science du législateur?

— A reconnaître les lois naturelles.

— Je vous souhaite le bonjour.

Le congé définitif suivit de près celui-là, et Catherine fit part à Grimm de sa désillusion : « Et Diderot, et Galitzine, et « vous, et Panine et moi nous avons tous pris le change. Nous « avions la berlue, nous croyions à des lettres, à des dires de « vingt personnes, mais nous étions des bêtes. » Elle en conserva longtemps rancune à M. *Solon-la Rivière*, comme elle l'appela, et en 1774 encore elle écrivait à Voltaire : « M. de la « Rivière, qui nous supposait il y a six ans marcher à quatre « pattes et qui très positivement s'était donné la peine de « venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de « derrière, n'était plus à temps. »

Elle recommença cependant l'expérience avec Senac de Meilhan. Cette fois il fut question d'un travail historique à entreprendre. Quel travail? On manqua de nouveau à s'entendre à ce sujet. Émigré au moment de la Révolution et

réfugié à Venise, y vivant plus que modestement, mais se faisant appeler « maître de requêtes honoraire et intendant des « provinces de Hainaut et de Cambrésis », Senac se propose en 1791 pour écrire l'histoire de Catherine. Comme échantillon de son savoir-faire, il adresse au favori en titre, Zoubof, une *Introduction* à ce travail qui paraît engageante. Catherine charge pourtant son résident à Venise, Mordvinof, d'examiner le candidat : « A-t-il l'esprit suffisamment *pliant?* » L'examen donne encore un résultat favorable. Aussitôt une invitation en règle est adressée au futur historiographe, et deux mille ducats lui sont envoyés pour les frais de son voyage. Mais ce n'est plus l'histoire de Catherine qu'il aura à écrire. Il devra embrasser celle de la Russie tout entière au dix-huitième siècle, non sans y mettre sans doute en bonne place la figure de l'Impératrice régnante. A peine est-il arrivé à Saint-Pétersbourg que l'Impératrice régnante a encore changé d'avis : elle ne veut plus qu'il soit question d'elle dans un ouvrage historique publié de son vivant. Il faut attendre sa mort. Cela ne l'empêche pas d'écrire à l'historien lettres sur lettres, en y prodiguant des indications pour ce travail qu'elle lui demande de ne point aborder et jusqu'à des matériaux pour un portrait très détaillé de sa personne.

Ce marivaudage dure quelque temps, l'œuvre restant en suspens, mais Catherine paraissant enchantée de l'ouvrier. Puis un brusque revirement se produit. En juin, causant avec Grimm, Catherine vantait encore les agréments de la conversation qu'elle trouvait chez *son historien;* en septembre, elle écrit au *souffre-douleur :* « Pour M. de Meilhan qui jouit d'une « très mauvaise santé, je lui ai trouvé infiniment plus de vou- « loir que de pouvoir. Il nous a dit avec beaucoup d'aprêts « très peu de choses. L'histoire, s'il la fait, ce que je n'espère « pas, sera de même... Aux archives de Moscou, les savants « qui y sont ont été scandalisés de sa légèreté... Il doit avoir « dit qu'en Russie on ne voyait que des barbes et des cor- « dons... Vous saurez un jour pourquoi j'avais fait venir M. de « Meilhan, mais je l'ai trouvé au-dessous de la besogne... Cet

« homme se tue de vouloir écrire l'histoire d'un pays duquel « il ne sait pas du tout la langue... »

Elle reproche au malheureux Senac d'avoir fait montre d'une ambition démesurée : il a voulu être ministre des finances ; il est allé à l'armée et il s'est mêlé de donner des conseils au prince Patiomkine, « qui en bâillait » ; il s'est avisé même de prétendre qu'on le nommât ambassadeur à Constantinople, parce qu'il aimait les sofas et la façon de vivre des Turcs. Elle va jusqu'à l'accuser de s'être compromis à Saint-Pétersbourg, en fréquentant une madame Chtcherbinine « dont la conduite passe la raillerie » !

De son côté, il s'aperçoit au bout de trois mois de séjour à Moscou que la Russie « n'a pas l'air français », et s'en montre offusqué. — « Ce n'est pas celui que je lui désirerais », réplique Catherine à qui il en fait la remarque. A son tour il lui adresse de Moscou des lettres volumineuses, et elle répond à l'une d'elles : « Je vois bien que l'un et l'autre nous ferions des « volumes et qu'après les avoir faits, nous ne nous entendrions « pas plus que s'ils n'étaient pas écrits. » Il en prend son parti, et demande son congé, réclamant pour toute grâce la charge d' « Intendant de la bibliothèque de Sa Majesté ». Il affectionne apparemment les fonctions honorifiques et collectionne les titres. Plaisamment et méchamment elle lui fait observer que l'égalité établie dans son pays est incompatible avec une distinction de ce genre. Il obtient finalement une pension de quinze cents roubles et s'en va à Vienne, où en 1792 il est occupé d'endoctriner le vieux prince de Kaunitz et de lui prouver que « dans un pays où tout est culbuté jusqu'aux idées « il est aisé de contenter tout le monde », et où il meurt en 1803.

II

Tout compte fait, cependant, lettrés et savants étrangers sont encore mieux traités par Sémiramis que ceux de ses propres sujets qui s'avisent de suivre de loin et timidement la trace des La Harpe et des Dorat, des Mercier et des Senac. Ces derniers ont, il est vrai, des raisons pour ne pas se montrer trop difficiles. Une note jointe à l'édition, publiée en 1740, des œuvres de Trediakovski, le poète qui charma la cour d'Anne, nous apprend qu'il a eu l'honneur de déclamer un des morceaux compris dans le recueil en présence de l'Impératrice elle-même. Il l'a fait se tenant à genoux à côté de la cheminée et a reçu pour récompense un soufflet de la propre main de Sa Majesté.

Catherine ne distribue plus de soufflets aux émules de Trediakovski contemporains de son règne, mais, à part André Chouvalof admis à l'honneur de retoucher la correspondance française de Sémiramis, elle n'en introduit aucun dans son intimité. Le risque à courir pour elle serait à la vérité plus grand de ce côté qu'avec l'impétueux Diderot lui-même. Les mémoires de Timkovski nous montrent quelques-uns de ces hommes de lettres russes, et non pas des moins illustres, Lomonossof et Soumarokof, pour ne citer que ceux-là, se réunissant chez Jean Chouvalof et employant régulièrement leur temps en querelles tumultueuses accompagnées des plus grossières injures. Ils se traitent d'ivrognes et de voleurs, et finissent habituellement par en venir aux mains, sur quoi Chouvalof les jette dehors. Soumarokof est le plus violent. Brouillé en 1770 avec la Belmontia, qui tient au théâtre de Moscou l'emploi des premiers rôles tragiques, il se précipite un jour sur la scène, en pleine représentation, et disparait